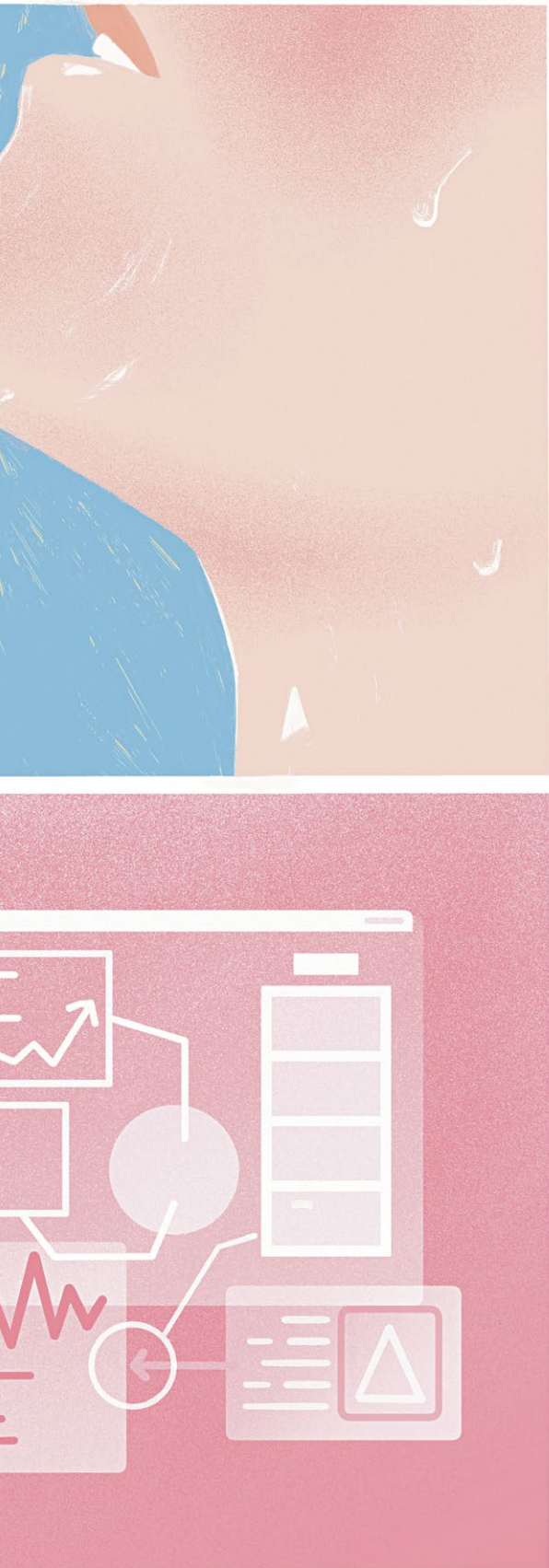


inventer la sexualité?



«Pour les hommes, les «sexbots» sont le dernier bastion du contrôle suprême»

Dans le cadre de ses recherches sur les enjeux éthiques en lien avec l'intelligence artificielle, un doctorant à l'Université de Genève s'est intéressé à une pratique avérée, même si elle reste encore confidentielle

Pour un doctorant à la Faculté de théologie de l'Université de Genève, le sujet a de quoi surprendre! C'est pourtant bien dans le cadre de ses travaux portant sur les enjeux éthiques soulevés par l'intelligence artificielle, menés dans une perspective théologique, qu'Ezekiel Kwetchi Takam s'est intéressé à la question de la «robotsexualité». Comprenez par-là: «cette forme de sexualité dans laquelle l'attraction est dirigée vers une entité robotique humanoïde». Rencontre.

Vous travaillez sur la robotsexualité. Cette pratique existe-t-elle vraiment, en dehors de quelques cas rarissimes?

Si l'industrie des *sexbots* (robots sexuels) affiche aujourd'hui un chiffre d'affaires annuel de 200,7 millions de dollars, représentant 56 000 *sexbots* vendus chaque année, c'est bien parce qu'il y a une demande. Cette pratique existe donc vraiment, même si sa revendication sociale bénéficie d'une très faible résonance.

Comment comprendre cet intérêt?

La combinaison entre la vague féministe des années 1960 (caractérisée par une libération des corps et une révolution sexuelle féminine) et le développement des savoirs numériques et technologiques à la même période a contribué à définir une culture au sein de laquelle les hommes tendent à n'être qu'une option – parmi d'autres – pouvant garantir la satisfaction du désir féminin. Pour preuve, la forte production des sex-toys technologiques majoritairement destinés à un public féminin: le marché est aujourd'hui estimé à 30 milliards de dollars.

Du sex-toy au «sexbot», il y a encore un pas...

Justement: à l'inverse, les hommes – victimes d'une auto-injonction de performance sexuelle et n'occupant plus, au sein du monde de la sexualité, la position dominante que leur procurait leur prétendue autorité patriarcale – se réfugient dans les *sexbots*, où réside leur dernier bastion de contrôle suprême. C'est pourquoi ces robots, dont la commercialisation remonte à 2010, sont pour l'instant majoritairement destinés à un public masculin. Ces produits représentent 0,5% du marché global de la sextech.

De là à évoquer la possibilité que la robotsexualité puisse, dans quelques décennies, être considérée comme une orientation sexuelle...

C'est dans un esprit prospectif et provocateur que j'ai formulé cet avis se fondant sur un cas médiatisé. En novembre 2018, le Japonais Akihiko Kondo, se sentant ostracisé par les femmes, décida d'épouser l'hologramme humanoïde Hatsune Miku, revendiquant ainsi sa robotsexualité. Mon hypothèse se situe dans le prolongement du concept de digi-sexualité [attraction sexuelle pour les outils technologiques] développé par les sociologues Neil McArthur et Markie Twist, postulant que la digi-sexualité pourrait, de par son devenir *mainstream*, s'ériger en orientation sexuelle.

Vous y croyez vraiment?

Cette hypothèse est plausible au regard du perfectionnisme et du réalisme anthropomorphique toujours plus bluffant des robots sexuels, leur forte production et leur coût d'acquisition de plus en plus bas. Sans oublier les débats sur l'attribution d'un statut moral aux robots; attribution qui poussera certainement les activistes égalitaristes à revendiquer l'acceptation sociale de cette pratique.

Pour quelles raisons certains en viendraient-ils à supplanter les relations sexuelles par le seul recours à des «sexbots»?

Simplement parce que la robotsexualité offre à l'humain la «libre» réalisation de sa profonde nature: son caractère violent et dominateur. Toute relation humaine – y compris les relations sexuelles – implique deux (ou plusieurs) êtres consentants, tous porteurs d'un désir et d'un pouvoir qui doivent composer avec le désir et le pouvoir de l'autre pour justement former la «relation». Dans le cas de la robotsexualité, seuls les désirs et pouvoirs d'un être humain s'expriment. Celui-ci choisit le design corporel qu'il veut, programme au millimètre près la réalisation des fantasmes souhaités, sans oublier que le processus de drague qui précède habituellement l'acte sexuel, qui peut parfois être très pénible, est supprimé. Le partenaire sexuel n'est alors plus qu'un moyen au service de l'autre.

Selon certains observateurs, ces «sexbots» auraient au contraire certains avantages pour la société: réduire la prostitution, les agressions sexuelles, la frustration sexuelle, etc. Pour moi, ce sont là des arguments capitalo-économiques, au service d'une industrie qui doit faire du chiffre. Ce qui est parfois intrigant, c'est la contradiction qui existe au sein de ces types de promoteurs: d'une part, ils militent pour la reconnaissance sociale et morale des robots en général, et, d'autre part, ils œuvrent pour l'acceptation de cette pratique «robotsexuelle» qui bafoue précisément ce droit d'exister. Ces êtres robotiques sont donc réduits à un rôle de bouc émissaire, destiné à absorber toutes les violences et frustrations sexuelles des humains. Ce n'est pas le modèle de société pour lequel je me bats et ce n'est pas la fonction qu'il me semble juste d'attribuer aux robots qui, ma foi, méritent un statut social plus respectueux.

Vous êtes doctorant en éthique théologique à l'Université de Genève. Quels liens faites-vous entre la théologie et ces problématiques?

L'une des missions de la théologie est justement de montrer comment les textes sacrés, datant de plusieurs millénaires certes, peuvent être réinterprétés pour répondre à tous les enjeux de nos contextes pluriels et actuels. Sur ce questionnement éthique en particulier, la théologie protestante nous propose sa vision de la sexualité dite «positive» (ou morale), dont l'un des points définitionnels est le sacro-saint principe du désir amoureux réciproque. De fait, sachant que le robot ne saurait exprimer librement ce désir qui le met en mouvement érotique vers l'humain, alors tout acte «robotsexuel» serait immoral, et partant, théologiquement insoutenable. ■ **Propos recueillis par Anne-Sylvie Sprenger (Protestinfo)**

Contretemps

Célia Héron
@celiaheron

La «AI girlfriend», pour le meilleur et pour le pire

C'était il y a dix ans. Joaquin Phoenix (ainsi que... tout le public) tombait amoureux de la voix impertinente et sensuelle de Scarlett Johansson dans le film *Her*. Visionnaire, le réalisateur Spike Jonze amenait une société individualiste et industrialisée à se demander si une histoire d'amour entre un humain et une intelligence artificielle pouvait rendre heureux... Nous laissant songeurs quant à notre degré de solitude. C'était il y a dix jours. Intriguée par le phénomène, votre humble servante a pianoté «Artificial intelligence girlfriend*» (ou «AI gf» pour les intimes) dans un moteur de recherche. Faites le test – si le cœur vous en dit, car mieux vaut l'avoir bien accroché. Vous tomberez sur un nombre non négligeable d'avatars au nez retroussé, lèvres charnues et forte poitrine, mi-reine des neiges, mi-manga érotique, qui ne demandent qu'à «apprendre à vous connaître» moyennant un abonnement mensuel... Me laissant songeuse quant à notre degré de solitude. Anecdotes pour beaucoup, révolutionnaires pour certains, ces créatures numériques, dont les internautes peuvent choisir les caractéristiques physiques comme la «personnalité» n'ont plus rien à voir avec des sextoys. Celles-ci apprennent au fur et à mesure des échanges vocaux avec leurs utilisateurs, créant le *match* parfait pour chacun. De quoi, dans le meilleur des cas, sortir les esseulés de leur mal-être. Ainsi peut-on lire sur le site de l'entreprise Digi, qui en fournit: «Ce n'est pas seulement un chatbot, c'est un saut dans l'avenir des relations romantiques. Un mélange unique d'interactions réalistes, d'avatars époustouffants, d'interactions sécurisantes, pleines d'empathie. Une IA qui vous comprend vraiment et évolue avec vous.»

Puisque l'offre répond à une demande, aussi négligeable soit-elle à l'heure actuelle, rire en coin (ou pleurer) ne résout rien. L'émergence des «AI girlfriends», comme de leurs pendants masculins, pourrait plutôt nous inviter collectivement à nous demander ce qui, dans notre tissu social, a rendu si difficile l'interaction entre humains. Craint-on l'altérité au point de la fuir? Un univers d'échanges parfaitement contrôlés est-il l'ultime refuge pour qui ne supporte plus d'être remis en question ou rejeté? De likes en swipes et de swipes en RT (retweets), puisse cette étrange innovation représenter le sursaut dont nous avons besoin pour réapprendre l'importance d'effleurer autre chose que des écrans. Avant qu'ils ne deviennent plus tactiles que nous.

*«petite amie intelligence artificielle»

Ce qu'en pensent les Suisses

Selon un sondage mené fin 2022 auprès de plus de 22 000 participants dans plusieurs pays par l'entreprise britannique LoveHoney, spécialisée dans l'industrie du sex-toy, près d'un Suisse sur deux (40,3%) serait prêt à avoir une relation sexuelle avec un *sexbot*. Au printemps 2023, un autre sondage, réalisé par l'entreprise américaine SexualAlpha sur un panel de 3292 personnes, indique que 37,5% des sondés seraient plus enclins à un rapport sexuel avec un robot plutôt qu'avec un partenaire de passage (30,1%). Des chiffres à prendre avec des pincettes, les sondés étant déjà en lien avec ces entreprises.

PUBLICITÉ

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE
DÉLICES

UNIVERSITÉ
DE GENÈVE
MAISON DE L'HISTOIRE

**LES RENCONTRES
DES DÉLICES
Genève coloniale?**

inscriptions sur bge-geneve.ch

